

chat, et l'avait couchée près de sa poupée. Enfin, on savait gré à Papa de cette soirée en famille et on le félicitait comme un parent venu de loin.

Lui riait bêtement et semblait se demander si c'était bien à lui tout ce bonheur là. Il alla à son travail de bonne heure le lendemain, s'étant levé à la première parole de Louise.

Le soir, il s'attarda pourtant un peu, mais s'excusa, il n'avait pu refuser d'accompagner un ami qui partait pour un assez long voyage, c'était un si bon ami !

Il disait cela d'une parole indécise, sa langue lourde se refusant à l'articulation des mots, il embrassait Louise dont la jolie tête tomba tristement sur son épaule. Elle la releva pour le regarder suppliante, ne disant que ces seuls mots :

—Mon ami !...

Lui comprit, mais la brute avait repris possession de l'être, elle défendit ses prétentions.

—Eh ! bien quoi, fallait-il le laisser partir sans prendre quelque chose avec lui ; pouvais-je refuser son invitation ? Il y a des choses que les femmes ne comprennent pas.

Et voyant les yeux humides de Louise :

—Ma petite femme, tu n'es pas raisonnable, il faut savoir faire des concessions, je ne puis pas, vois-tu, tout d'un coup, rompre avec mes amis.

—Tu as raison, mon Lucien, mais vois-tu, j'ai si peur pour ta santé, les liqueurs qu'on prend dans ce pays la plupart du temps sont si frelatées ! Encore si elles étaient bonnes !

—Je t'assure, Louise, que je n'ai presque rien pris. Et Louise détournait son visage, écourée par l'odeur d'alcool qu'exhalait son mari...

A peine il put goûter le dîner, finement et amoureusement préparé par Louise, et le lendemain matin, les pauvres chers petits répétaient tout bas :

—Papa dort !...

**

Longtemps il y eut encore pour Louise des alternatives d'espoir et de découragement. Bien chers étaient les moments où elle pouvait, couvrant de baisers son cher Lucien, le rappeler à lui-même en lui répétant :

—Mon ami, tout peut encore se réparer.

En revanche bien pénibles étaient ceux où avec une tristesse et un accablement de plus en plus grands elle répétait aux enfants plus tristes eux aussi :

—Chut ! papa dort.

Mais l'alcoolique subissait la loi fatale qui condamne ceux qui n'ont su lui échapper ; mère et enfants en vinrent à ne plus se réjouir du réveil, puis à le redouter. L'être si bon, si aimé, devint injuste, coléreux, méchant.

Le pauvre cœur des chers petits se trouvait comme heurté, meurtri à quelque chose d'insensé qu'ils ne comprenaient pas : leur papa ! c'était pourtant bien leur papa ; et ils étaient affreusement touchés et ils pleuraient parfois.

Et puis, malgré le courage et l'activité de Louise, la gêne s'installa dans ce petit intérieur, pourtant si ordonné, si correct, où quelques bibelots, quelques tableaux, souvenirs des temps meilleurs, jetaient encore un reflet d'art sur l'amueblement disparate acheté *provisoirement* dès l'arrivée à Buenos-Aires.

Les enfants ne s'apercevaient pas encore de cette gêne, mais Louise pâlissait, et, quand le médecin, parfois appelé pour le père, entrait dans la chambre, c'est elle qu'il regardait avec intérêt en lui disant :

—Il faudrait vous soigner, madame.

Enfin, Lucien avait complètement cessé d'aller à son travail, et les jours passaient de plus en plus tristes. Plus d'un tableau, plus d'un bibelot avait déserté sa place accoutumée ; Lucien d'abord en avait paru ému, puis après il se contentait de fixer machinalement la place vide, comme si les habitudes du corps survivaient en lui, à la pensée, au sentiment.

Un matin, le médecin déclara qu'il fallait le transporter à l'hôpital.

Louise, très affaiblie, eut presque une crise de nerfs, elle fondit en larmes et, se calmant soudain, elle déclara au docteur qu'elle ne voulait pas cela, qu'elle soignerait son mari jusqu'au dernier jour.

Pauvre femme ! songeait-elle que son sacrifice complet condamnait ses enfants à l'abandon ?

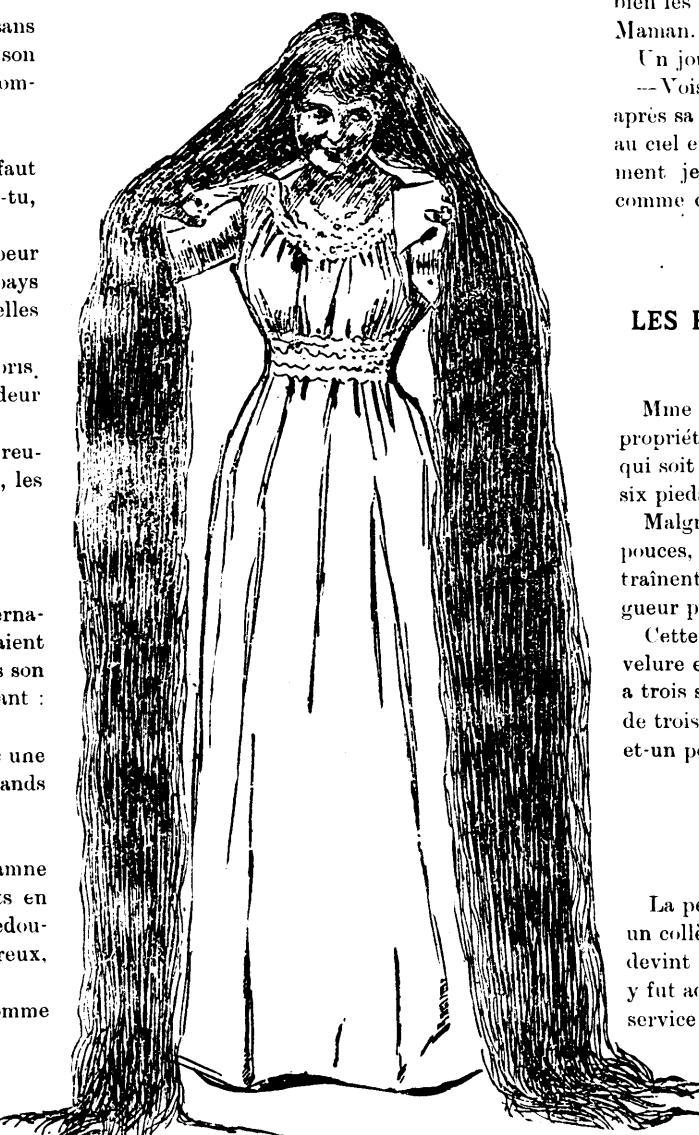
Ces petits êtres tant aimés furent confiés à une excellente voisine, qui en prit soin. Ils venaient, le plus souvent qu'ils pouvaient, embrasser leur petite mère, et ils s'en allaient, sans bruit, en disant :

—Papa dort !

Un jour, ils virent des cierges allumés, quelques personnes parlant bas, s'empressaient auprès de Louise, qui, les yeux fixement attachés sur Lucien ridétement étendu, restait sans pleurer.

Doucement les enfants s'approchèrent, et petit Louis sentant quelque chose de vaguement triste opprimer son cœur, se pencha vers petite Lucienne, et, l'entraînant par la main il lui dit encore cette fois : Papa dort, viens...

Hélas ! huit jours après, l'excellente voisine qui



MME H.-D. DAVIS, QUI A LES PLUS LONGS CHEVEUX DU MONDE

avait pris soin des petits, veillait au chevet de Louise malade, et bien souvent elle disait aux petits anges dont les jolies roses avaient pâli :

—Chut ! prenez garde, maman dort...

Ils s'en allaient bien tristes et plus d'une fois, la bonne dame les surprit pleurant dans un coin. Le jour fatal arriva où d'autres cierges s'allumèrent.

On voulut tromper les enfants, les éloigner en leur répétant : Maman dort. Mais ils avaient vu emporter le père, ils avaient entendu dire, sans trop comprendre : Papa est mort, —papa qui moralement était pour eux déjà mort, — alors une peur effroyable les saisit tous deux spontanément et petit Louis s'écria en sanglotant :

—Lucienne, Lucienne, maman dort aussi ! Il ne savait ce qu'il disait, le pauvre être, mais cette phrase exprimait le froid mortel qu'il éprouvait au cœur. Lucienne se jeta dans ses bras :

—Non, non je ne veux pas que maman dorme aussi, crierait la mignonne, dans une crise de larmes. Son petit corps crispé s'attachait à son frère comme si elle l'était pressenti son seul soutien dans l'avenir.

Cet immense désespoir d'enfant était navrant et les assistants pleurernt.

A quoi bon mentir pour consoler ces petits êtres qui avaient le courage de tant souffrir ! Ils se mirent à genoux et on les fit prier ; puis, vite épousés, ils se laissèrent emmener par l'excellente voisine qui voulut se charger d'eux et les adopter.

Il l'aimèrent bien, surtout parce qu'elle leur parlait souvent de leur petite mère adorée et aussi de leur petit père dont ils avaient oublié les duretés des derniers temps.

C'est si bon un enfant !

Mais ils pleuraient souvent ; souvent encore, abandonnant tout-à-coup leurs jeux pour s'asseoir l'un près de l'autre, Lucienne appuyant sa petite tête sur Louis pour mieux pleurer.

Ils étaient heureux quand la bonne dame voulait bien les emmener au cimetière où dormaient Papa et Maman.

Un jour Lucienne y alla joyeuse et ne pleura pas.

—Vois-tu, dit-elle à la bonne voisine, en se relevant après sa prière, depuis que tu m'as dit que maman est au ciel et qu'elle me voit, je ne pleure plus : seulement je lui envoie des baisers comme cela... vois, comme cela...

CLÉMENCE MALAURIE.

LES PLUS LONGS CHEVEUX DU MONDE

(Voir gravure)

Mme D.-J. Davis, de San-Francisco (Californie), est propriétaire de ce trésor sans rival : la plus riche toison qui soit au monde, des cheveux qui mesurent plus de six pieds de longueur.

Malgré qu'elle soit grande de cinq pieds et neuf pouces, quand ses cheveux ne sont pas roulés ils traînent de plus d'un pied sur le parquet. Leur longueur précise est de six pieds et huit pouces.

Cette particularité de haute taille et de longue chevelure est notable dans la famille de Mme Davis. Elle a trois sœurs plus grandes qu'elle, et une petite nièce de trois ans dont les cheveux sont déjà longs de vingt-et-un pouces.

NAPOLÉON Ier INTIME

La petite ville de Brienne en Champagne possédaient un collège dirigé par les Minimes. En 1776, ce collège devint une succursale de l'Ecole militaire. Bonaparte y fut admis le 23 avril 1779. Il avait alors 10 ans. Le service religieux de cette école était fait par un Ministre, le R.P. Charles, de Dôle. C'est lui qui donna à Bonaparte les leçons de catéchisme et lui fit faire sa Première Communion.

Quand plus tard Bonaparte, devenu simple lieutenant d'artillerie, était en garnison à Auxonne, il eut souvent occasion de se rendre à Dôle, et toutes les fois qu'il visitait cette ville, il ne manquait pas de rendre visite au R.P. Charles. Devenu premier consul, il lui fit accorder une pension de 1000 francs. Il lui écrivit alors, de sa main, en lui envoyant le brevet.

“Je n'ai jamais oublié que c'est à votre vertueux exemple et à vos sages leçons que je dois la haute fortune à laquelle je suis arrivé. Sans la religion, il n'est point de bonheur, point d'avenir possible. Je me recommande à vos prières.”

Quelque temps après, comme il traversait la ville de Dôle, pour se rendre en Italie, où il allait ouvrir une brillante campagne, il voulut revoir le R.P. Charles, et le fit appeler pendant qu'on changeait les chevaux de sa voiture. Le vieux prêtre fut touché jusqu'aux larmes de cette attention bienveillante, et au moment où Bonaparte reprenait sa route, il s'écria, d'une voix prophétique :

—Vale, prospere, procede et regna.

VICTOE LAVERRIÈRE,